



## CHARLES NODIER EPISTOLIER

### *Quatre lettres à Jean de Bry*



La correspondance de Nodier est encore loin d'être totalement publiée; et, même parue, elle reste souvent inaccessible. Ainsi vingt et une lettres envoyées par Nodier à son ami Jean de Bry ont vu le jour, il y a un siècle, dans le Journal de Monaco (Boyer de Sainte-Suzanne, "Notes d'un curieux", Journal de Monaco, 1878, p. 353-410.) Autant dire qu'elles demeurent à peu près inconnues.

Ces lettres ont été acquises par la Bibliothèque de l'Arsenal en 1967 et sont conservées dans le dossier 15050 (1etsq). J'en ai établi le texte d'après ces manuscrits. Comme il n'était pas question de publier l'ensemble, il a paru bon de choisir quatre lettres qui montrent l'évolution des relations entre les deux hommes: la première, de 1809, reste encore protocolaire; les deux suivantes marquent un approfondissement des liens qui unissent les deux hommes; la dernière, de 1829, manifeste toute leur amitié et contient de précieuses confidences de Nodier sur son oeuvre.

Jean de Bry (1760-1831), après avoir siégé à l'Assemblée Législative et à la Convention,

s'était rallié à Napoléon Bonaparte au moment de Brumaire. Il devient préfet du Doubs en 1801 et le reste durant tout l'Empire. En 1805, il sauve Nodier compromis dans un complot anti-bonapartiste, qui tenait davantage d'une farce d'étudiants exaltés que d'une véritable conjuration. Jean de Bry s'intéresse au jeune écrivain et, en 1808, lui confie un cours libre qu'il vient de créer à Dôle. Les relations deviennent confiantes, puis amicales entre les deux hommes. Sous la Restauration, Jean de Bry doit quitter l'administration et partir en exil à Mons. Nodier lui reste très fidèle et très attaché, comme le montre la dernière lettre. Outre leur intérêt historique, ces lettres révèlent un homme courtois et sensible, un esprit distingué et subtil, une âme de qualité.

Yves-Alain FAVRE



Sur ces deux hommes, on pourra lire :

Léonce Pingaud, Jean de Bry, ses relations avec Charles Nodier et Charles Weiss, Besançon, 1887

Pli portant cette adresse :  
à Monsieur le Baron de Bry  
Préfet du Doubs  
à Besançon

Monsieur,

Je n'oserais publier sans vous l'avoir lu un ouvrage (1) auquel vous avez daigné me permettre d'attacher votre nom. La matière que je traite se rattache d'ailleurs à des questions un peu délicates sur lesquelles je ne hasarderai point mon opinion sans votre aveu. Enfin, je sens que pour prendre intérêt à sa publication et à son succès, il faut que je le sache assuré de votre suffrage, le seul succès que je désire sincèrement pour lui, du moins de mon vivant.

Je profiterai donc de l'autorisation que vous me donnez d'aller vous voir à certaines heures, aussitôt que les fêtes de Mardi-gras interrompront mon cours (2) par quelques jours de férie. Je ne croyais pas retourner si promptement dans une ville où la mort m'a fait un si grand vuide, (3) mais je vous y verrai, et je puis croire encore que je vais auprès de mon père.

Il aurait été sans doute plus facile de vous envoyer mon manuscrit; mais mes manuscrits en général, et celui-ci en particulier, sont tellement chargés de renvois, de ratures, d'abréviations, de caractères étrangers ou anciens, ils sont d'ailleurs écrits en lignes si menues et si pressées que je doute que le sphinx y eût pudémêler quelque chose. La copie que j'enverrai à l'impression sera plus intelligible et plus correcte, mais j'entends trop bien mes intérêts pour copier un ouvrage que je dois vous communiquer, avant d'avoir fait mon profit de vos observations, qui peuvent apporter dans toute sa contexture un changement considérable, si toutesfois elles ne me décident pas à l'abandonner tout à fait.

Vous avez eu la bonté de me présenter à l'A-

cadémie (4). Je ne m'attendais pas à l'honneur d'y être admis. Je croyais même devoir à quelques uns de mes souvenirs de ne jamais y prétendre. Il y a dans cette Société des personnes qui doivent bien me haïr, car elles m'ont fait beaucoup de mal, et j'étais assez fermement résolu à éviter toute espèce de relations avec elles; mais toutes les résolutions sont subordonnées à une résolution unique, celle d'agir comme vous l'aurez désiré. Il m'en coûterait trop d'ailleurs de me refuser à une distinction qui me procurera un rapport de plus avec vous.

Je suis ravi que vous attachiez quelque prix à mon Pythagore (5). Mais je ne voudrais pas que ce prix fût du genre de ceux qu'on acquitte avec de l'argent. Je n'ai pas non plus la folle prétention de vouloir vous avoir pour redevable, car je suis trop arriéré pour y jamais parvenir. Mon hommage est le denier de la veuve. Je souhaite que vous l'aimiez et que vous ne le payiez pas.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec les sentiments du plus profond respect et du plus parfait dévouement, votre très humble et très obéissant serviteur.

Charles Nodier

Dôle, 10 janvier 1809

#### NOTES

(1) Il est difficile de préciser exactement le titre de cet ouvrage. Sans doute s'agit-il du manuscrit de Questions de littérature légale publié à Paris, chez Barba en 1812 qui traite du problème des plagiat et des supercheries en littérature.

(2) Le 4 juillet 1808, grâce à la protection du préfet Jean de Bry, Nodier commence à Dôle un cours de philosophie, de sciences naturelles, de littérature et de grammaire. Il le poursuit jusqu'au milieu de l'année 1809.

(3) Son père, Antoine-Melchior, était mort à Besançon le 9 octobre 1808.

(4) Jean de Bry a proposé à l'Académie de Besançon d'élire Nodier comme membre correspondant. Mais celle-ci n'a pas accepté.

(5) Apothéoses et imprécations de Pythagore, Besançon, Crofone, 1808, 63 p. Le tirage a été limité à 17 exemplaires, tous numérotés.

Pli : à Monsieur le Baron de Bry  
Préfet du département du Doubs à Besançon

Quintigny, mercredi

Monsieur le Préfet,

Vos bienfaits sont venus me chercher dans mon bameau (1); je m'étais retiré ici avec ma femme dans l'intention d'y terminer enfin un ouvrage qui m'est devenu bien cher depuis que vous en avez accepté l'hommage; aujourd'hui, je vous dois la possibilité de vivre ailleurs, et je manquerais à vos intentions si je n'en profitais pas; mais je ne puis vous dissimuler que je trouve à ma retraite un charme qui m'empêche de m'en séparer si vite, et que je doute d'ailleurs que je puisse achever autre part tous mes travaux commencés, avec la liberté d'esprit qu'ils exigent; le terme de l'année scolaire est enfin trop voisin, pour que je puisse ouvrir un cours avec avantage, et je n'ai presque pas hésité à reculer mon voyage à Dijon jusqu'au delà des prochaines vacances, quoique ce retard doive prolonger de trois mois, peut être, la créance que vous avez eu la bonté de me laisser contracter envers vous. Quant à cette créance en elle-même, c'est, je crois, la seule qui ne m'ait pas pesé, parce que je trouve du bonheur à vous être obligé de toutes façons. Au reste, si on peut s'acquitter à la longue, à force d'affection et de dévouement, je ne serai pas trop en arrière.

Berthaud (2) m'a fait part de vos intentions

au sujet de mon manuscrit. J'avais déjà senti que certaines idées, échappées à la fougue de la composition; certaines vues de perfectibilité, incompatibles avec l'état actuel de la société, et peut-être même avec son état possible; certaines théories ouvertement opposées à des principes reçus en philosophie politique, et surtout en religion, pouvaient vous rendre la dédicace de cet écrit plus fâcheuse qu'agréable; j'ai modifié en conséquence dans mes nouvelles copies ce que j'ai cru trop hasardé; je vous soumettrai incessamment la dernière, et je vous conjure de ne pas épargner ce qui m'échappe, et de biffer impitoyablement ce que vous n'approuverez point; non que je sois dans l'intention de subordonner absolument ma pensée aux pensées convenues, mais parce que j'ai ici le ferme dessein de la subordonner aux vôtres en particulier et que je regarde plutôt ma Théorie de l'alphabet naturel (3) comme un monument du repos que je vous dois, et de la reconnaissance que je vous consacre, que comme un ouvrage ex-professo. J'ai été peu timide, cependant, sur ce qui concerne les systèmes théogoniques, et les religions anciennes ou modernes, parce qu'il me semble qu'on accorde en ce genre une assez grande carrière aux opinions de toute espèce, et qu'il entrerait d'ailleurs essentiellement dans mon plan de dire la vérité toute entière sur ce que j'ai cru remarquer de l'influence réciproque des cultes et du langage. La manière dont cette question est traitée, soit particulièrement, soit dans ses rapports avec les autres, est toutefois peu choquante pour les esprits croyants. La matière est trop abstraite pour exciter l'attention, ou ébranler la foi d'un homme médiocre; la critique est trop décente pour déplaire à un esprit élevé. Je ne serai donc condamné que par ceux qui ne m'auront pas lu, au moins sous ce rapport, et c'est une consolation.

Pardonnez-moi de vous écrire de si longues lettres; je crains d'avoir été privé de quelqu'

une des vôtres; mon isolement m'y expose. Au reste, si vous daignez m'accorder encore de temps en temps, et dans vos moments perdus, ces témoignages d'une affection qui fait mon orgueil et mon bonheur, oserai-je vous supplier de les mettre sous le couvert de Monsieur le Secrétaire général de la Préfecture du Jura, qui reçoit pour moi mes lettres à Lons-le-Saulnier? Vous voyez bien que je pousse la confiance en vous, jusqu'à une indiscretion importune; mais de tous les services que j'ai reçus de vous, de toutes les marques de tendre protection que vous m'avez accordées, je n'en recevrai jamais de plus chères que vos lettres, - puisque je leur dois le plaisir de penser quelquefois que je vous vois, et que je vous entends encore.

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments de la plus profonde estime et de la plus vive reconnaissance Monsieur le Préfet, votre très humble et très obéissant serviteur,

Charles Nodier

21 septembre



Cette lettre, datée seulement du mercredi 21 septembre, a dû être écrite en 1810. En effet, l'année 1810 comporte bien un mercredi 21 septembre; de plus, Nodier rédige cette lettre à Quintigny; or il y réside de 1810 à 1812. En outre, le ton qu'il utilise vis à vis de Jean de Bry, ne manifeste pas la cordiale amitié qui apparaîtra par la suite.

## NOTES

(1) Ce hameau est Quintigny, où Nodier vient habiter en juin 1810; il le quitte au début de l'année 1812.

(2) Je n'ai pas élucidé l'identité de ce personnage.

(3) Cet ouvrage n'a pas dû paraître. Il semble que l'Archéologue ou Système universel et raisonné des langues. (Paris, Didot, aîné, 1810 16 p.) en soit l'introduction.

Quintigny, près Lons-le-Saulnier, Jura

Mon noble ami,

J'ose rarement vous écrire parce que ma destinée est coupable envers vous. Pardonnez-moi des torts que j'expierai bien vite quand la fortune m'aidera.

Elle me sourit enfin, cette Fortune que je ne caressais point si elle ne portait dans ses mains qu'une coupe d'or; mais à laquelle il faut bien arracher un morceau de pain pour mes enfants. (1)

Trois ans de retraite absolue dans un hameau et presque sans communication avec le monde, m'ont convaincu que je saurais supporter la prospérité, car je ne l'ai pas désirée une fois.

Celle qui me tire de ma solitude est purement relative. Mes Questions de littérature légale (2) dont il a été rendu un compte trop honorable dans le Journal de l'Empire du 23 août ont attiré je ne sais comment une espèce d'attention. Elles vont se réimprimer, et les ouvrages qui s'annoncent à la fin de l'article me sont demandés avec quelque empressement par les libraires.

Mes Commentaires de La Fontaine (3) avaient eu à subir une fâcheuse concurrence, celle d'un écrivain beaucoup plus connu et beaucoup mieux connu que moi. Cette concurrence m'est devenue

avantageuse, car je profiterai de ce qu'il y avait d'utile dans mon compétiteur tombé, et je profiterai bien autrement de ses fautes.

Le chevalier Croft (4) est établi à Paris où nous devons nous réunir et où son amitié m'appelle.

Etienne (5) m'attache à la rédaction des journaux.

Tout le monde me répète que je dois à ma famille d'aller, aux dépens du seul bonheur que je connaisse, le repos et la liberté, chercher des ressources pour l'avenir dans un pays où l'on m'assure le présent. J'irai.

J'ai besoin de votre amitié, de vos conseils, de vos recommandations. Ne les épargnez pas, car je les justifierai toutes. Donnez-moi des protections et surtout des amis. On ne peut se passer de protections à Paris et d'amis nulle part.

J'aimerai ceux que vous aimez et je m'en ferai aimer peut-être. O ! j'aurai à cœur de me montrer digne de vous.

Pardonnez-moi encore de ne vous écrire jamais que pour des grâces. J'ai besoin de tant de choses et vous en pouvez tant ! Mais il n'y a point de grâce qui me soit aussi précieuse que votre attachement. Conservez-moi celle-là au prix de toutes les autres.

Daignez agréer, Monsieur le Préfet, les vives assurances d'un dévouement et d'un respect qui ne finiront qu'avec la vie de

Charles Nodier

15 7bre 1812

## NOTES

(1) Après avoir passé trois années de solitude dans le village de Quintigny, où la famille de sa femme possède une maison, Nodier est nommé bibliothécaire de la ville de Laybach en Illyrie et directeur du Télégraphe officiel des

provinces illyriennes. Il y reste de décembre 1812 à septembre 1813.

(2) Voir la note 1 de la lettre du 10 janvier 1809.

(3) Depuis plusieurs années, 1808 au moins, Nodier travaille à un ouvrage sur La Fontaine. Il le publiera plus tard : Fables de La Fontaine, avec nouveau commentaire littéraire et grammatical par Charles Nodier, Paris, Eymery, 2 vol. 1818.

(4) Sir Herbert Croft, et son épouse Milady Hamilton, recherchent un secrétaire. Anglais, ils habitent Amiens; passionnés de littérature, ils veulent écrire et publier un commentaire sur Télémaque. Nodier entre à leur service le 3 septembre 1809 et les quitte en juin 1810; mais il demeure en excellentes relations d'amitié avec eux.

(5) Charles Etienne, historien du théâtre et académicien, s'ingénie à aider Nodier. En 1814, il le fera nommer rédacteur au Journal del' Empire.

---

19 décembre 1829

Mon cher et noble ami,

J'ai reçu seulement il y a quatre ou cinq jours la lettre que vous m'avez adressée par M. Lagrenée, et j'ai été si malade depuis ce temps-là qu'il m'a été impossible de tenir une plume. J'étais cependant bien pressé de vous exprimer le plaisir que j'éprouve à vous lire, et à m'assurer que la distance et le temps ne m'ont point effacé du souvenir d'un des hommes que j'aime et que je révère le plus. La dernière ligne seule de cette dernière lettre m'a laissé une douloureuse impression. Pourquoi cet adieu que rien ne presse, au moins de votre part, et qui dans la perpétuelle incertitude de ma vie sans lendemain, me paraît à moi-même trop prématuré ? Soixante-dix ans ne sont pas

un grand âge, et Lagrenée m'affirme qu'il n'est pas fait en vous le plus petit changement depuis que nous ne vous avons vu. Cette fâcheuse pronostication que vous avez jetée entre nous n'a pas quitté mon chevet depuis l'autre jour, et je crois qu'elle y serait encore si je n'avais pris le parti de la chasser avec une forte résolution. Si je suis en état de me mouvoir au moins d'avril ou de mai prochain, j'irai passer deux jours avec vous à Mons. Il est vrai qu'aujourd'hui rien ne promet que je puisse être alors si ingambe, mais d'un plaisir incertain, l'espérance au moins en est bonne, et je vais vivre trois mois là dessus.

Je suis bien aise que vous n'ayiez pas été trop mécontent de mes Esquisses de la Révolution (1), et, à dire vrai, c'est en grande partie pour vous que je les écris. Depuis longtemps, j'ai adopté une méthode de composition qui ne prête aucune garantie au talent, mais qui me semble très bien trouvée pour maintenir l'esprit dans une assiette ferme et consciencieuse. Je m'imagine que je lis tout ce que j'ai fait, à mesure que j'y mets la dernière main, dans un petit cercle de quatre personnes qui exercent sur moi une influence presque égale par la supériorité de leurs lumières et la sûreté de leur goût, mais que les circonstances diverses ont placé dans la société de manière à leur faire envisager toutes les parties de mon travail sous les aspects les plus différents qu'elles puissent offrir. Cette épreuve décisive pour moi n'est pas sans solennité. Je fais ma lecture à haute-voix dans un salon bien éclairé devant quatre fauteuils où mon imagination n'a pas de peine à voir mes quatre auditeurs. Ils ont été si présents à toute ma vie par leurs excellentes leçons ou par leurs bienfaits ! Vous y siégez en première ligne à côté de mon père que vous avez à peine vu, mais qui, je vous jure, m'était aussi supérieur par l'étendue de ses connaissances et l'élévation de son esprit que par la perfection de ses moeurs et de son

caractère. Mes deux autres arbitres suprêmes ne sont pas moins dignes de vous être associés dans ce jury intime et familial. Vous pouvez bien juger qu'ils ont tout droit de m'interrompre, mais vous n'imaginerez pas avec quelle sévère autorité ils en usent, avec quelle docile résignation je me soumetts à leurs critiques, bien souvent en dépit de mes petites vanités d'auteur, et de mes petites préventions d'homme du monde. Il est vrai qu'ils sont fort indulgents sur la forme, et que tout en exigeant le mieux quand ils m'en croient capable, ils ne vont pas jusqu'à me demander ce qui passe la portée de mon faible talent; mais sur le fond des idées et des sentiments, je vous les garantis inexorables. Ainsi ce n'est pas ma faute si j'écris quelquefois depuis deux ou trois ans des choses qui n'ont pas votre approbation, car vous étiez parfaitement maître de me la refuser. Plaisanterie à part, vous me feriez un vrai chagrin de me retirer cette illusion. C'est en vérité, le seul charme et le seul prix de mon travail, et je regrette seulement de m'y être livré trop tard, car elle m'aurait épargné bien des sottises. Au reste je n'ai point de regrets. La vie d'un homme qui s'est condamné à communiquer journallement avec les autres par la manifestation de sa pensée, a d'étranges conditions. Il fait bien des erreurs successives pour composer ce qu'on appelle la sagesse et bien des faux pas pour apprendre à marcher. Le principal n'est pas l'infailibilité, ce serait folie d'y prétendre. Le principal, c'est la bonne foi. Sous ce rapport, je suis très content de mon lot, quoiqu'en disent mes amis qui prétendent que j'ai manqué ma vie. Ma vie a été tout ce qu'elle devait être. Si elle avait tourné autrement, ce serait aux dépens de ma loyauté.

On finit d'imprimer un livre de moi (2) dont vous entendrez avant peu dire beaucoup de mal. et qui mérite qu'on en dise tout le mal possible. Celui-là, je ne vous l'ai pas lu, et je vous saurai quelque gré de ne pas le lire, quoi-

que bien convaincu qu'un mauvais ouvrage de plus ne m'expose pas à perdre la place que j'occupe dans votre amitié. Voici, entre nous, toute mon excuse pour cette aberration, mais c'est un nouveau bavardage qu'il faut vous décider à subir.

Il y a longtemps que je vous parle de mon état de maladie, sans vous dire en quoi il consiste, et c'est ici un secret pour tout le monde, sauf le médecin philosophe qui m'a jugé assez bien pour ne pas m'en faire mystère. L'infirmité nerveuse qui me tourmentait dans ma jeunesse, a fini par se calmer avec l'âge, mais cette habitude prolongée de convulsions héroïques et sacrées, comme il plaisait aux historiens d'Hercule de les appeler, n'est jamais sans résultats. Elle a produit en moi une lésion grave du premier organe de la vie, c'est à dire une espèce d'agonie permanente dont le dénouement est partout et nulle part, comme le héros de je ne sais quel roman poétique de M. d'Arincourt. Dans ce malheureux statu-quo, on m'a interdit toute espèce de travail qui pourrait exciter en moi la vie d'émotions, et donner lieu à des ébranlemens trop fatigans; mais, comme je ne puis vivre sans travailler, et vivre s'entend ici dans toutes les acceptions du mot, on m'a autorisé à faire ce qui m'amuserait, c'est à dire des riens, genre d'occupations pour lequel j'ai eu de tout temps une singulière aptitude. Par malheur, je ne me suis pas avisé d'abord des histoires fantastiques et des contes de fées qui font maintenant mes délices, et je me suis jeté dans un de ces plans à bâtons rompus, où il n'est pas permis d'être médiocre. Aujourd'hui que le livre est fait, et qui pis est, imprimé, je sens à merveille qu'il est aussi mauvais que possible. C'est une suite de rêveries, aegri somnia, au milieu desquelles je m'égare en trois personnes, c'est à dire, sous les trois figures principales que tous les hommes cultivés peuvent distinguer dans le phénomène de leur intelligence, l'imagination, la mémoire et le jugement. Dans ma spé-



cialité, cette trinité mal assortie se compose d'un fou bizarre et capricieux, d'un pédant frotté d'érudition et de nomenclatures, et d'un honnête garçon faible et sensible dont toutes les impressions sont modifiées par l'un et par l'autre. Cette idée toute métaphysique est certainement la meilleure, pour ne pas dire la seule du livre, mais elle est si mal exprimée, si confuse, et perdue dans un canevas si décousu, que j'ai hâte d'être le premier à en faire justice. Ajoutez à cela qu'avec un fil pareil dans la main, je ne pouvais que m'égarer dans un labyrinthe (sic) extrêmement périlleux où mon indépendance universelle et mon indifférentisme systématique ne sauraient faire un pas sans heurter plus ou moins quelques idées reçues, quelques institutions et quelques personnes, de sorte que c'est miracle si cette rapsodie ne me cause pas plus de soucis que sa composition ne m'en a fait oublier. Je vous dis tout cela, mon cher ami, parce que vous êtes une des quinze ou vingt personnes, tout au plus, que je crois capables de lire jusqu'au bout, je ne dis pas sans un mortel ennui, sans le secours d'un glossaire, cet énorme fatras polyglotte et polytechnique. Quant à nos journalistes, qui le jugeront de haut, selon leur usage, je vous suis caution qu'ils n'y verront pas plus clair que dans un livre iroquois.

Il est donc bien entendu, et c'est à ne vous le pas céler, le but de cette longue précaution oratoire, que si l'Histoire du Roi de Bohême et de ses 7 châteaux tombe par hasard entre vos mains, vous ne m'en parlerez pas dans vos lettres. Des trois bêtes qui vivent en moi, la bête qui fait des livres est sans comparaison celle dont le sort m'occupe le moins, mais j'ai besoin d'elle, et je crois que je lui tordrais le cou si elle me mettait mal dans votre esprit. D'ailleurs, toutes vos lettres sont lues ici, où l'on sait à peu près que je suis auteur, comme on sait que je suis malade, mais où l'on ne connaît, grâce au ciel, ni le nom de mes ou-

vrages, ni le nom de ma maladie.

Les Esquisses de la Révolution sont presque faites, mais j'ai dû n'en laisser paraître que ce qui pouvait voir le jour de mon vivant sans inconvénient pour ma position. Ce qui reste inédit sera beaucoup plus curieux, car ce rôle d'entremetteur politique entre les partis, que ma jeunesse et mes formes liantes m'avaient fait conférer au commencement de l'Empire et que vous caractérisiez d'une manière si heureuse dans mon interrogatoire, en m'appelant le trait d'union des jacobins et des royalistes, m'a mis à portée de voir bien des caractères et bien des intrigues à nu; le bonheur de mon organisation, qui, dans ce temps-là même, me faisait prendre toute intrigue et toute fausseté en horreur, m'a permis aussi de voir les hommes et les choses sous leur véritable côté, à ce point que je ne pense pas qu'il y ait un seul de mes contemporains qui puisse à bon droit se croire aussi impartial et aussi désintéressé que moi dans ses jugements. Je dirai plus : je ne suis pas de ceux qui réclament le bénéfice de cette prière évangélique : "Pardonnez leur, Seigneur, car ils ne savent pas ce qu'ils font". Je connaissais à merveille la témérité et la folie de mes démarches. Mon excuse sera dans cet autre passage des Saintes-Ecritures : "Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'il a beaucoup aimé". Mon activité, si obscure, et cependant mille fois plus occupée que vous n'avez jamais pu le craindre, n'était qu'une fatalité d'affection. Vingt-deux coups de lance m'avaient tout à fait affranchi de ce séidisme sans réserve, le jour de la bataille de Wagram, et la suite m'aurait trouvé aussi impossible que je suis maintenant, si une ignoble et atroce vengeance de police à laquelle je sais combien vous fûtes étranger n'avait pris ce temps-là pour assassiner mon père. Je sens que dans tout ceci il n'y a encore qu'une énigme pour vous, mais je suis sûr que cette énigme ne sera pas sans attrait pour votre curiosité, et je m'engage à la débrouil-



ler au moins à vos yeux, avant d'aller chercher le mot d'une autre énigme plus importante pour tous les hommes. Je vous étonnerai sur beaucoup de faits dont quelques uns vous ont touché de très près, et dont plusieurs passages de vos lettres me donnent à penser que vous n'avez jamais trouvé la solution. Cependant, telle a été mon invisibilité dans les affaires que les récits que je laisserai manqueront à tout jamais de l'autorité qu'on attribue, je ne sais pourquoi, à des compilations sans conscience et sans critique. On a peine à concevoir que les personnages les plus remarquables d'une époque se rendent un compte si imparfait des événements dont ils ont été les acteurs et quelquefois les artisans. Ils n'y a toutefois rien de plus naturel, et c'est une chose qui marque bien l'incertitude et l'insuffisance de l'histoire.

Pour bien voir les scènes d'un drame aussi intrigué, aussi compliqué que la Révolution, il faut peut être n'en avoir pas été distrait par son action personnelle. Les comparses qui figurent dans une tragédie se rendent cent fois mieux raison de l'effet général de la pièce que les auteurs essentiels, dont l'attention a été absorbée depuis le commencement jusqu'à la fin par l'intérêt beaucoup plus intime de leur rôle, et qui ne savent, à vrai dire, s'ils veulent être sincères, que ce qu'ils ont fait et que ce qu'ils ont dit, pendant que tout agissait autour d'eux. Ceux-ci sont indispensables à consulter sur la part individuelle qu'ils ont prise à la représentation, car personne ne peut en juger avec plus de certitude; mais, hors de cette individualité, il ne faut rien leur demander de positif, parce qu'ils n'ont eu ni le temps ni le moyen de s'en informer. Il n'y a pas un spectateur qui ne le sache plus distinctement qu'eux. Ce qui est vrai pour une action théâtrale, dont toutes les circonstances sont irrévocablement prévues, est nécessairement bien plus vrai encore pour un événement historique dont l'ensemble a pu être soumis d'avance

à quelques calculs, mais dont la marche et les développements ne dépendaient que du hasard.

Vous savez mille fois mieux que je ne pourrais le dire, qu'il n'y a pas une de ces journées toutes faites de la veille, dont la Révolution est remplie, qui se soit entièrement exécutée comme elle avait été conçue; pas une conspiration qui ait réussi par les moyens sur lesquels on comptait, ou qui ait échoué devant les obstacles qu'on avait pressentis. Voilà pourquoi il reste à dire sur la Révolution tant de choses vraies qui aurait cependant le mérite d'être absolument nouvelles; mais c'est là une grande oeuvre qui exige la rencontre de deux conditions très rares : une grande probité et un grand talent, c'est à dire un grand homme. Si quelque chose de pareil peut nous être donné, c'est à vous qu'on le devra. Je vous le dis sans flatterie : vous pouvez en être sûr. Quand vous étiez tout-puissant pour me perdre ou pour me sauver, je vous ai lassé par mon inflexibilité fanatique. Aujourd'hui, que je ne vois en vous qu'un ami rebuté et méconnu, vous ne devez me supposer aucun motif de vous tromper. Alors, je dois le dire, vous m'imposâtes cependant du premier regard, parce que je vous mesurai; mais le sentiment même que j'emportai de vous contribua beaucoup à me fortifier, parce que je savais qu'en me punissant vous ne pourriez vous empêcher de m'estimer, et c'est ce qui est arrivé. Vous êtes aussi le seul homme de ce temps là qui m'ait inspiré un respect profond et un attachement qui ne finira qu'avec ma vie. Pendant toute la durée de mes justes malheurs, il n'y a pas un jour où je ne me fusse battu pour vous, et vous me rendez cependant cette justice que je ne me suis livré à vous avec une entière soumission de coeur que depuis que les vôtres ont commencé. Rapportez-vous en donc à moi, mon cher de Bry.

C'est tout au plus s'il me reste assez d'espace pour vous parler de ma situation intérieure, à laquelle vous conservez, je n'en doute

pas, un tendre et vif intérêt. Elle est tout ce qu'elle peut être aujourd'hui, c'est à dire bonne sous le rapport des affections, et pire que jamais sous celui de la fortune. Ce n'est pas que la littérature soit devenue un mauvais métier, tant s'en faut; mais elle ne fait prospérer que les intrigants de toute couleur qui savent exploiter la reconnaissance ou la crainte des hommes puissants, et je n'ai pas plus envie d'exciter l'une que l'autre. J'adore l'écho et le foyer, et ce n'est guère là qu'on va prendre mesure d'un habit brodé aux conseillers d'Etat et aux académiciens. Tout considéré, je préfère mon sort au leur, quoiqu'il fasse peu d'envie.

J'ai fait à mon amour pour la retraite et l'oubli le sacrifice de la plus jolie bibliothèque (3) qui ait jamais orné le cabinet d'un homme de lettres, sans en excepter celles de Mirabeau et de Chénier, et j'ai été tout étonné de me trouver en cette occasion une espèce de philosophe comme Valincour, qui se flattait d'avoir assez profité de ses livres pour savoir s'en passer.

Heureusement, le caractère et l'éducation de ma chère fille Marie peuvent lui tenir lieu de dot aux yeux d'un honnête homme. Ce n'est même plus là l'illusion d'un pauvre père qui cherche à s'aveugler sur son infortune. Elle a été demandée en mariage par un jeune homme peu riche (4), mais d'une famille honorable, d'une excellente éducation, d'une aptitude infatigable au travail, et, pour comble de bonheur, il lui a beaucoup plu, ce qui était, comme vous pouvez le croire, la condition essentielle de son établissement, qui aura lieu dans le courant de janvier. Voilà donc une vie complète, et je suis assuré de la finir avec douceur, puisqu'ils ne me quitteront pas. Maintenant, je me soucie fort peu qu'elle se prolonge plus ou moins pour moi, et je ne vois pas trop de quel intérêt cela serait pour les autres. Mon nouveau fils (les autres sont morts) s'appelle Jules Mennessier. Il faut bien que vous sachiez le nom d'un ami

de plus qui vous arrive, et l'homme qui n'accepterait pas cette portion de mon héritage n'épouserait pas ma fille.

Puisque vous aimez encore mes lettres, mon cher et noble ami, vous ne vous plaindrez pas de celle-ci, elle comptera pour plus d'une, car je désespère que vous puissiez la lire en moins d'une semaine; mais vous, à qui l'injustice du sort a fait trop de loisirs, pourquoi ne m'écrivez-vous pas plus souvent et plus longuement? J'ai toujours un peu de temps de réserve pour mes plaisirs, et je ne saurais trop vous répéter que je n'en préfère aucun à celui de converser avec vous. Je vous remercie de vos excellents fragments; mais ce ne sont que des fragments: vous me devez davantage.

Et puis, rappelez-moi au souvenir de madame la baronne de Bry, dont je me rappelle avec reconnaissance les parfaites bontés, et à celui de vos enfants, par qui j'aime à me croire connu. Songez que je veux vivre un peu dans tout ce que vous aimez, et croyez-moi, sans formule, votre tendre et dévoué

Charles Nodier

---

#### NOTES

(1) Souvenirs et portraits de la Révolution française sont parus en 1829 dans la Revue de Paris.

(2) Il s'agit de l'Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux, Paris, Delangle, 1830

(3) Nodier a dû vendre sa bibliothèque, peut-être pour assurer une dot à sa fille qui allait se marier.

(4) Jules Mennessier, rédacteur à la Chancellerie, vient de demander la main de Marie Nodier. Le mariage a lieu le 17 février 1830.



## TABLE DES MATIERES

LIMINAIRE : HERNANI	5
EVOLUTION DE L'INAGINAIRE	13
UN ECOLOGISTE AVANT L'HEURE JEAN-ANTOINE GLEIZES	37
MAURICE QUAI, LES MEDITATEURS ET CHARLES NODIER	53
NODIER EPISTOLIER (Quatre lettres à Jean de Bry)	71

## ILLUSTRATIONS

Tony JOHANNOT - Célestin NANTEUIL etc.



Ce numéro le douzième et  
treizième publié par l'associa-  
tion A Rebours

Automne 1960

est spécialement consacré  
aux anniversaires d'Hernani  
et de Charles Nodier. Il a été  
tiré à 100 exemplaires numé-  
rotés de 1 à 100 et à quelques  
exemplaires H.C. sur les  
presses de l'imprimerie  
Sirco-France 6, Quai  
du Marché Neuf à Paris.

J002